

ou un mode de coordination qui appartient à l'esprit et dont nous revêtons les noumènes, les monades, etc.

« Lavoisier prouve par une suite d'apparences que le principe de la combustion est hors du corps combustible ; mais quelle expérience nous apprendra si les modes de coordination des phénomènes sont absolument dans les choses ou seulement dans l'esprit qui perçoit ? Ce doute de la réflexion peut-il jamais s'éclaircir par aucune expérience extérieure ? et l'une ou l'autre alternative ne s'accorde-t-elle pas également avec les phénomènes ? »

IV

Voilà le grand et irrémédiable scepticisme qui devait conduire Biran au mysticisme et alimenter la mélancolie de Jouffroy. C'est sur un point d'interrogation que semble finir la dernière tentative de l'esprit humain. Ampère, qui avait si vivement conseillé à son ami de lire et de relire les ouvrages de Kant ne regretta-t-il pas un jour ses exhortations en voyant quel arsenal formidable on pouvait y trouver pour battre en brèche la théorie des relations ? Les systèmes sont bien forts quand ils nient et bien faibles quand ils affirment : il est bien plus facile de se contenter d'interroger.

Qu'on ne croie pas qu'Ampère pût être ébranlé un seul instant dans ses convictions. Sa métaphysique avait pour garantie sa science universelle et ses propres découvertes. Il faudrait un ouvrage entier pour le prouver, mais la démonstration serait invincible : ce grand inventeur d'ingénieuses expériences partait toujours de principes *a priori*

et chacune de ses découvertes était une preuve nouvelle de la vérité de sa métaphysique. « Ampère, dit Littré, n'a rien dû au hasard et n'a trouvé que ce qu'il a cherché. » Littré lui applique les vers magnifiques de Schiller sur Christophe Colomb : « Poursuis ton vol vers l'ouest, hardi navigateur ; la terre que tu cherches s'élèverait, quand bien même elle n'existerait pas, du fond des eaux à ta rencontre ; car la nature est d'intelligence avec le génie. » Ampère le savait, et ce que Littré appelle « une splendide exagération » était pour lui une éclatante vérité. « Les époques, dit-il, où l'on a ramené à un principe unique des phénomènes considérés auparavant comme dus à des causes absolument différentes, ont été presque toujours accompagnées de la découverte de nouveaux faits, parce qu'une nouvelle manière de concevoir les causes suggère une multitude d'expériences à tenter, d'explications à vérifier. » Ces époques sont synthétiques, organiques, métaphysiques : faites abstraction de la métaphysique d'Ampère, vous ruinez toute sa science, vous niez son génie ou vous vous mettez dans l'impossibilité de le comprendre.

Au temps de ses discussions avec Biran, il n'avait pas encore créé l'électro-dynamisme et d'ailleurs sa modestie l'eût empêché certainement de citer son propre exemple, mais nous n'avons qu'à relire la lettre de Sisteron pour être convaincus que ces découvertes il les présentait et qu'il savait aussi qu'elles dériveraient d'une source métaphysique. Il faut, disait-il, justifier la réalité « d'un monde nouménal hypothétique » en en déduisant le monde phénoménal, descendre par une marche dialectique régulière des relations supposées dans le premier aux relations observées dans le second. Il faut ensuite s'assurer « qu'à moins d'une harmonie

préétablie sans aucune raison ni motif entre les conceptions *romanesques* de notre imagination » et les phénomènes observés dans leur ordre de succession, leurs changements apparents de formes, de grandeurs et de positions, cette dépendance démontrée « ne peut exister qu'autant que les premières relations existent réellement et indépendamment de nous entre les noumènes. » Sa physique se met elle-même à perpétuité sous la dépendance de sa métaphysique : elle s'en fait la suivante, presque la servante, et cette humilité ne lui réussit pas trop mal. « Voilà, dit-il, cette distinction que vous trouvez sujette à difficulté et sans laquelle toutes nos connaissances relatives aux *objets* hors de nous seraient des faussetés et des bêtises décorées du nom de sciences, sans laquelle on ne pourrait pas affirmer sans absurdité que Mars, Jupiter et Saturne sont trois noumènes différents, sans laquelle il est faux que la terre se meuve. Car le phénomène de la terre est immobile pour nous, et suivant vous il serait absurde d'attribuer la relation de mouvement au noumène de la terre, indépendamment de nous. » C'est presque le mot de Galilée : Et pourtant elle se meut ! Elle se meut, dis-je, et son mouvement, loin d'être une simple apparence n'est pas même une apparence : il n'apparaît pas, il est.

Il y a deux points surtout que Biran ne semble pas, malgré toute sa pénétration, avoir réussi à bien comprendre dans la théorie d'Ampère. D'abord il s'obstine à croire qu'Ampère nous attribue la connaissance de l'absolu et se fait relever vertement sur ce point par son ami : « Vous dites que ce serait atteindre l'absolu qui nous est interdit, que de connaître des relations des *noumènes* entre eux qui fussent indépendantes de nous. Comment est-ce atteindre

l'*absolu* que de connaître des *relations* ? Voilà une contradiction dans les termes que vous n'auriez pas laissée dans votre lettre si vous l'aviez relue. » Ensuite, partisan comme beaucoup de métaphysiciens de la doctrine du tout ou rien, il semble croire que notre connaissance des relations nouménales doit être adéquate ou ne pas être. Mais comme nous ne saisissons les relations nouménales que dans des relations phénoménales que nous *transportons* ensuite légitimement dans le monde des réalités, il y a une infinité de rapports des noumènes entre eux qui restent invinciblement ignorés. Rassurez-vous donc, il y aura toujours place pour l'ignorance, l'inconnaissable et le silence éternel des espaces infinis ne cessera pas de nous effrayer. Dieu, selon Spinoza, possède une infinité d'attributs infinis dont deux seulement nous sont connus, l'étendue et la pensée : cette doctrine est à beaucoup d'égards celle d'Ampère et même il serait loin de nous attribuer une connaissance adéquate de la pensée et de l'étendue. Notre science est donc courte par bien des endroits. Il tirait même de cette imperfection de notre science une preuve admirable de l'immortalité de l'âme qui revient souvent sous sa plume et dont je trouve l'expression naïve, pour ainsi dire, dans une lettre à son fils : « Il est très vrai que le but de l'homme n'est pas cette vie ; ses plus nobles facultés se rapportent à une autre existence ; elles seraient de vrais contre-sens dans l'être borné destiné à une durée si bornée, ces facultés qui s'élèvent à l'infini et saisissent l'éternité¹. » C'est un contre-sens que n'aurait garde de commettre le grand interprète de la nature : il dirait comme Pascal que l'homme est fait « pour l'infinité » ou comme

¹ *Correspondance et souvenirs* (lettre de 1818), t. I, p. 143.

Royer-Collard que toute notre science consiste à puiser notre ignorance à sa source la plus élevée. Nul n'a puisé l'ignorance plus haut.

Il ne faudrait pas croire qu'Ampère fût partisan de cette pseudo-certitude morale dont on a tant abusé à notre époque d'anémie métaphysique et qu'on appelait de son temps du nom plus exact de certitude de sentiment. Il y voit une sorte de grâce prévenante qui sollicite l'examen, mais ne le remplace en aucun cas. Il l'oppose à la probabilité philosophique, à la certitude de raison : « Je vous parlerai une autre fois de la certitude de sentiment, dit-il dans la lettre d'Avignon; il n'est question ici que de la certitude de raison, résultat d'une grande somme de probabilités. » Je ne sais s'il a tenu sa promesse, mais il est certain que la croyance n'était à ses yeux que le point de départ et pour ainsi dire l'enfance de la philosophie. Il remarquait que les enfants ont une tendance manifeste à objectiver leurs idées, et que l'ignorant croit aussi naturellement que les choses sont comme il les voit. Ni l'enfant ni l'homme qui n'a pas réfléchi ne se trompent absolument, car il y a de l'être dans toute pensée, mais si la première démarche de l'esprit est de croire, la seconde est d'aller de la croyance à l'examen, et la troisième de revenir de l'examen à la croyance. Ainsi se trouve réconciliée la métaphysique avec le sens commun, mais le sens commun n'est d'aucune valeur pour établir la métaphysique. Si le cœur a ses raisons cachées dans les profondeurs inconscientes de l'âme, c'est encore la raison qui les connaît et qui les juge. Il ne suffit pas de s'écrier, avec Rousseau : *Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix!* et de demander avec Kant dans quel sol le devoir plonge sa noble tige; l'esprit humain doit être ramené à l'unité et la pratique

identifiée avec la spéculation¹. La loi morale n'est pas un instinct, mais un rapport. La certitude morale n'est qu'une vraisemblance entrevue et une probabilité mal analysée. « La raison, disait Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître : car en désobéissant à l'un, on est malheureux, et en désobéissant à l'autre, on est un sot. » Il n'y a pas une raison spéculative et une raison pratique : la raison est une, et je ne suis pas moins obligé en conscience de choisir la meilleure hypothèse que d'accepter les meilleures règles de conduite. Ce ne sont donc pas des raisons morales, mais des raisons purement et simplement qui nous font préférer à l'hypothèse idéaliste l'hypothèse réaliste. « On ne peut opposer à mon hypothèse, dit Ampère, que l'hypothèse de Kant. Tout moyen terme est insoutenable. Admettons donc d'abord ces deux hypothèses comme également probables et comparons-les comme les astronomes comparent celle de Ptomélée et celle de Copernic, comme les chimistes comparent celle de Sthal et celle de Lavoisier, en en déduisant des conséquences apodictiques et en constatant celles qui s'accordent avec l'enchaînement des phénomènes, et surtout les font prédire d'avance. Nous verrons certes la plus probable, et cette probabilité ne laissera bientôt plus lieu au moindre doute. » Voilà l'examen auquel Ampère nous invite et que Biran n'a pas poussé assez loin, parce qu'il arrêta son

¹ Dans le mémoire lu à l'Institut, dont ce chapitre est un abrégé, nous insistions beaucoup plus longuement sur cette idée importante. Dans l'intervalle qui a séparé la lecture du mémoire de la publication de ce volume M. A. Fouillée a traité cette question de la *primauté de la raison pratique* dans la *Revue philosophique* avec une telle supériorité qu'il ne nous reste plus qu'à renvoyer le lecteur aux écrits de l'éminent adversaire du criticisme.

ami dès le second pas et refusait de suspendre à une hypothèse le sort de la métaphysique et les plus grands intérêts du genre humain.

V

Il est aisé de voir pourquoi l'idéalisme répugne invinciblement au savant qui réfléchit sa science : il contredit l'expérience, et je ne parle pas seulement de cette expérience intime de l'effort qui rencontre des causes « résistantes et prohibitives » et se refuse à admettre sur la foi de Berkeley que tout l'être de ces causes est d'être perçues ; je parle de l'expérience telle que l'entend le physicien. N'y a-t-il pas dans les choses une sorte de réfringence qu'il faut expliquer ? Est-ce qu'elles ne déforment pas nos lois idéales et, dès lors, n'ont-elles pas chacune je ne sais quel coefficient personnel, quel indice de réfraction qui interdira toujours de rêver, à la manière de Hegel, une physique idéale, une chimie idéale qui se passeraient de l'expérience et ne relèveraient que de la pensée ou de la mathématique pure ? La science est la perpétuelle négation de l'idéalisme. Dans un sens, Berkeley a raison de se réclamer du consentement universel, car il est très vrai que le sens commun est idéaliste : il suffit parfaitement au paysan qu'une apparence de champ labourée par une apparence de charrue lui donne une apparence de blé qu'il échangera contre une apparence d'écus. Opposant paradoxe à paradoxe, nous disons donc que l'idéalisme qui supprime toute différentielle entre les idées et les choses, n'est qu'un système puéril et, pour ainsi dire, l'en-

fance de l'art, bien qu'il se croie et même se proclame volontiers un système très savant et très raffiné.

Je lis, dans une thèse pensée avec subtilité et écrite avec esprit : « Nier l'existence de la matière, n'est-ce pas écarter de l'horizon scientifique tout *block-stone* opposé à la curiosité rationnelle ? N'est-ce pas interdire tout arrêt mis à la déduction et à l'analyse ? N'est-ce pas déclarer que rien en son ultime fond n'est inaccessible et inconnaissable ?... N'est-ce pas enfin rendre à la pensée humaine un service analogue à celui dont elle était, suivant Lucrece, redevable à cet Épicure qui, en refusant aux dieux toute action sur le monde, déroba la nature au caprice et à l'arbitraire⁴. » Oui, c'est tout simplifier à souhait et il faut peut-être regretter que les choses ne soient pas si simples que cela. Que diriez-vous d'un historien qui, pour simplifier le récit de la campagne d'Italie, commencerait par supprimer le *block-stone* des Alpes, sous prétexte que c'est un obstacle et un arrêt aux conceptions stratégiques de Bonaparte ? L'expérimentation est aussi une stratégie, une ruse et une guerre : la nature proteste à sa manière contre l'idéalisme. Il est douteux que le savant acceptât cette délivrance et cette émancipation trop radicales : il lui faut des difficultés pour les surmonter et un adversaire pour le vaincre. La comparaison avec Épicure me semble même manquer de justesse : la nature est, en effet, pour Berkeley, le langage que Dieu lui-même parle à nos âmes. La vraie délivrance serait celle que Hume nous annonce : ni nature ni esprit, mais simplement un faisceau, un paquet de sensations, *a bundle of perceptions*, c'est l'évangile de l'idéaliste qui a le courage de son opinion et supprime avec les êtres ce qui était censé constituer l'être des êtres.

⁴ *L'Idéalisme en Angleterre*, par M. Georges Lyon, p. 471.

L'hypothèse de Kant ne se soutient pas plus que celle de Berkeley ; c'est l'idéalisme complété par une inconséquence qui prouve que Kant n'avait pas été complètement réveillé par Hume de son sommeil dogmatique. Pourquoi dire qu'il y a des choses et qu'elles gravitent autour de l'esprit ? Le noumène est, en dépit de son nom, l'intelligible et ne soutient aucun rapport avec l'esprit : il est impossible de sortir de l'égoïsme métaphysique ou de l'idéalisme subjectif. Le scrupule qui a fait conserver le noumène n'est qu'un paralogisme, une « sublime inconséquence », dira Cousin qui songe aux intérêts de la morale. Il n'est pas bien difficile d'exorciser ce dernier fantôme de l'absolu : la chose en soi s'évanouit dès qu'on souffle seulement dessus. C'est ce que Biran, d'accord sur ce point avec Ampère, a fort bien vu. Il écrit, dans une lettre inédite : « Il est très simple de dire avec Kant que tout ce qu'il y a de *un* dans nos représentations ou conceptions appartient au sujet et ne peut appartenir qu'à lui, comme étant sa forme propre dont il revêt les transformations externes ou internes. Dans cette hypothèse simple, il est impossible de savoir non-seulement ce que sont les noumènes ou les choses en elles-mêmes, mais, de plus, s'il y a des noumènes ou des choses hors de nous. Kant suppose l'existence de ces choses, mais bien loin que son système en justifie la réalité, il tend, au contraire, à la démentir en faisant ressortir du sujet tout ce qui n'est pas phénomène sensible. » S'il n'y a pas de relations objectives, dirait Ampère, il n'y a pas d'objets, car les êtres sont impénétrables l'un à l'autre comme les consciences et leurs relations, perçues d'abord dans les phénomènes, nous sont seules accessibles.

Encore si Kant pouvait se contenter de poser gratuitement les noumènes, mais une inflexible nécessité exige qu'il

les détermine, qu'il spéculé sur eux. Ne sont-ils pas destinés à servir de refuge à la liberté exilée du monde des phénomènes ? Il faut donc qu'ils soient de telle nature qu'ils rendent possible la liberté, et il le faut *a priori*, indépendamment de tout intérêt pratique. La liberté ne peut être transportée du monde des phénomènes où elle n'est pas et où par conséquent je ne puis en prendre la moindre idée dans le monde des noumènes : c'est dans le monde des noumènes que je la connais ou que je la suppose, sollicité, il est vrai, par la loi morale à tourner les yeux de ce côté. Mais alors, votre monde des noumènes, je le connaissais déjà : c'est le monde des possibles de Leibniz et du moment que vous le posez vous lancez à pleines voiles dans la métaphysique. En dépit de vos affirmations, le système de Ptolémée se substitue au système de Copernic et c'est l'esprit qui gravite encore autour des réalités. Encore une fois, si vous ne savez absolument rien des noumènes, sinon qu'ils existent, de quel droit affirmez-vous que la liberté, réclamée, j'y consens, par la loi morale, *peut résider* en eux et affirmer plus tard qu'elle y réside réellement ? Si vous laissez subsister en face de la loi morale ne fût-ce qu'une ombre d'être, tout votre système se dissout. Il faut absolument déclarer avec Fichte, que sans le devoir nous ne serions certains ni de l'existence des autres ni de la nôtre et que « c'est la loi morale qui nous a tirés du néant ». Mais alors nous touchons aux bornes de l'intelligible ou plutôt nous les avons depuis longtemps dépassées : c'est une incantation plus que mystique, magique, et nous sommes en pleine fantasmagorie. Entre les noumènes de Kant et notre intelligence il n'y a pas plus de rapport qu'entre le Chien constellation céleste, et le chien animal aboyant ; mais Spinoza n'eût jamais logé la liberté dans une constella-

tion : il la supprimait sans phrase, *more geometrico*. L'hypothèse des noumènes n'explique absolument rien, parce qu'elle expliquerait tout aussi bien les choses si elles existaient tout autrement, tandis que la théorie des relations est une hypothèse rigoureusement scientifique.

Vous auriez beau d'ailleurs jeter les noumènes par dessus bord afin d'alléger le système prêt à sombrer, ce coup de désespoir hardiment tenté par le néo-criticisme français ne le sauverait pas. La loi morale ne peut se concevoir que comme un rapport nécessaire dérivé de la nature des personnes. La rendre purement formelle, ce n'est pas l'épurer, c'est la détruire. C'est aussi donner à l'esprit humain une consigne de soldat prussien ; voici le mot d'ordre : *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. C'est une école d'obéissance passive, en dépit de la déclaration d'autonomie de la volonté. Et que de contradictions ! tantôt on déclare que l'humanité est une *fin en soi* et que c'est pour cela qu'elle doit être sacrée, comme si l'on pouvait connaître une *chose en soi* ; tantôt pour justifier le précepte qui consiste à rendre universelle la maxime de notre action, par exemple pour interdire le mensonge qui rendrait impossibles les relations entre les hommes, on invoque purement et simplement l'intérêt, l'utilité générale. Sommer la métaphysique de se soumettre à la morale et de se démettre en faveur de la raison pratique, c'est donc détruire la morale elle-même, car elle réside tout entière dans la possibilité de concevoir des relations entre les êtres, par exemple entre le père et le fils, le bienfaiteur et l'obligé. On nous offre un impératif catégorique qui justifierait au besoin de la vie d'un Stylite au sommet de sa colonne ou le zèle d'un solitaire de la Thébaïde arrosant une branche morte plantée dans le sable, et on invoque

pour la justifier le respect des personnes morales et l'utilité générale ! C'est un devoir de croire au devoir, nous dit-on, mais comment justifiez-vous le premier devoir, celui de croire, et comment s'empêcher de traduire : c'est un devoir de se convertir au kantisme et d'admettre les yeux fermés tout ce qu'il implique de conséquences et tout ce qu'il entraîne de contradictions. La primauté de la raison pratique sur la raison spéculative n'est que la primauté de votre système sur le mien érigée en dogme et imposée comme article de foi : on n'est ni plus habile ni plus audacieux. Kant a dit : « Hors de mon église point de morale et, partant, point de salut », et on l'a cru sur parole. Il me faut des raisons spéculatives pour soumettre ma raison spéculative et même pour l'abdiquer. On s'en va répétant que la métaphysique, en se subordonnant à la morale échangera son antique suprématie scientifique contre une suprématie bien plus précieuse, suprématie morale dont elle était dépossédée, dit-on, depuis Socrate, et que Kant lui a rendue. La métaphysique ne réclame aucune suprématie, et celle qu'on lui offre est fort illusoire : on l'invite à se scinder, disons le mot, à se suicider, et on se flatte de la décapiter par persuasion. Encore si, par cette mesure radicale, on plaçait la morale en dehors et au-dessus des discussions philosophiques et, comme dit Montaigne, du tintamarre des cervelles, mais on semble oublier qu'en y regardant de très près, Hamilton n'a pu trouver que huit positions de l'esprit méditant sur le problème de la réalité extérieure, tandis que Varron, dès l'antiquité, avait catalogué, selon saint Augustin, deux cent quatre-vingt-huit définitions du souverain bien ! On ne cessera pas pour cela de répéter que la morale est ce qui nous divise le moins.

Que j'aime mieux, au lieu de cette orthodoxie kantienne qui

n'est que votre doxie à vous, me contenter, avec Ampère et Cournot, de la probabilité philosophique, « si déplaisant, dit ce dernier, que le mot soit à certaines oreilles ». J'ai toujours admiré les belles paroles qui terminent le livre de *l'Intelligence* : « Ici, dit M. Taine, nous sommes au seuil de la métaphysique : à mon sens, elle n'est pas impossible. Si je m'arrête, c'est par sentiment de mon insuffisance ; je vois les limites de mon espèce, je ne vois pas celles de l'esprit humain. » Un philosophe qui ne confond pas les limites de son esprit avec les limites de l'esprit humain, c'est un spectacle si rare que ces paroles mériteraient d'être écrites en lettres d'or. La raison divisée contre elle-même succomberait à brève échéance et peut-être entraînerait la morale dans sa ruine, la morale qui est comme la science, chose humaine, démontrable, progressive. Je sais bien que l'hypothèse des Relations souffre des difficultés, et Biran a touché le point vulnérable : elle pose ce qu'elle doit prouver, objection qu'on a mille fois faite à Descartes, qui justifie son critérium de l'évidence par la véracité divine après avoir démontré Dieu par le critérium de l'évidence, — et à Stuart Mill qui justifie les inductions de détail par une vaste induction préalable qu'elles justifient à leur tour. C'est une loi de l'intelligence humaine : il faut supposer le problème résolu pour le résoudre et les mathématiciens ne songent pas à se révolter contre cette condition première de toute recherche, contre cette loi qui nous condamne à l'invention et au progrès. L'oiseau est ainsi condamné à se servir de ses ailes avant de les avoir expérimentées, et pour apprendre à nager, il faut d'abord se jeter à l'eau. Le mot du progrès dans les sciences est celui de Danton : « De l'audace et encore de l'audace. »

Aujourd'hui la philosophie française paraît manquer, non seulement d'audace, mais d'initiative : elle se fige dans le criticisme, elle semble prise dans une mer de glace et réduite à l'immobilité. Racine disait dans ses moments de découragement : « Que ne me suis-je fait chartreux ! » A notre époque, il est bien porté pour un philosophe, revenu de tout, et qui désespère malgré Descartes, malgré Ampère, de trouver des rapports nouveaux, de se faire non pas chartreux, mais criticiste. On passe le reste de ses jours à commenter le texte sacré, à le citer en allemand d'après les bonnes éditions, à chanter les louanges, j'allais dire les litanies du *Grand stoïcien moderne*, du *Maître du devoir*, du *Roc de la Baltique*. Osons avec Ampère les interrompre par une protestation convaincue et jeter dans le concert une note discordante : Kant n'est que le dernier et le plus grand des scolastiques, le Raymond Lulle du xviii^e siècle. Le mot de Pascal reste vrai : « Toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever. *Travaillons donc à bien penser : c'est le principe de la morale.* »

Tout notre malheur vient de notre ignorance obstinée des procédés rigoureux de la physique et de la géométrie. Platon avait écrit sur la porte de son École : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » Nous avons mal lu et traduit étourdiment : « Nul n'entre ici s'il n'est pourvu du baccalauréat ès sciences restreint. » Il n'est que temps de rétablir le texte et de rectifier la traduction. Notre doux quiétisme métaphysique longtemps bercé de rêveries germaniques s'effraya au seul énoncé du laborieux problème que la théorie des Relations pose au philosophe : démontrer que Dieu et l'âme sont des hypothèses dont le savant ne peut se passer ; chercher, en supposant même qu'il n'y ait

ni Dieu ni âme, quel Dieu et quelle âme il faudrait inventer pour que les rigoureuses exigences de nos théories scientifiques soient pleinement satisfaites. Il est assurément plus simple d'invoquer les croyances naturelles, sans se soucier de transformer les thèses spontanées de la conscience en hypothèses vérifiées de la raison, de proclamer qu'il existe une certitude morale supérieure à la certitude de raisonnement et, comme dit Pascal, de « se crever agréablement les yeux » en affectant de croire que la morale n'est pas elle-même une science et qu'elle ne relève pas, à ce titre, de la pensée et de la raison.

A son dernier voyage à Lyon, déjà frappé de la maladie qui devait le tuer quelques semaines après à Marseille, Ampère s'entretenait avec son ami Brédin de sa théorie métaphysique. Il mettait à la discussion sa fougue ordinaire, tout son génie et tout son cœur, et, comme son ami lui conseillait de ménager ses forces et de songer à sa santé : « Ma santé, s'écria-t-il, il s'agit bien de ma santé ! Il ne doit être question entre nous que de ce qui est éternel ! » L'éternel à ses yeux, c'est Dieu même et les Relations, fragments d'éternité dans l'esprit humain.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Le Sens psychologique.	5
CHAPITRE II. — La première théorie française de l'Inconscient.	26
CHAPITRE III. — L'Effort musculaire.	66
CHAPITRE IV. — L'Effort musculaire (suite).	96
CHAPITRE V. — Le Biranisme appliqué à l'éducation.	161
CHAPITRE VI. — Les Relations, théorie métaphysique d'Ampère.	161

